

" Pas besoin d'être écrivain pour qu'ils écrivent "

Liliane Lefèvre¹

Michel Ducom : Comment ça a commencé ?

Liliane Lefèvre : En fait, cela remonte à loin. Depuis longtemps, je fais écrire les enfants car j'ai toujours considéré qu'il y avait la " main-écriture " et la " main-lecture ", les deux ne se dissociant que pour mieux s'imbriquer dans une dialectique très porteuse à la fois du sens et des codes. L'imaginaire, c'est aussi la plus haute expression de l'individu.

Il y a plus de vingt ans, des amis, des professeurs d'Ecole Normale, des parents aussi me disaient de faire imprimer un livre, mais j'avais peur de me mettre en avant car j'étais critiquée par le plus grand nombre : " au CP on devait faire du B A BA, on ne pouvait pas faire écrire des histoires à des enfants qui ne savaient pas lire... Commencer les phrases par des majuscules, c'était idiot puisque non au programme... ".

J'en restais à faire écrire des histoires aux enfants, ce qui était tout de même le plus important pour eux. On réalisait souvent aussi un livre, fait avec les moyens du bord, que les enfants gardaient.

A la demande des groupes pédagogiques, certains de ces récits ont donné lieu à des expositions à Avignon, Viazac²... J'aurais aimé aller plus loin, faire un livre " pour de bon " avec les enfants, mais j'en restais là, peur des critiques, peur d'un passage à un acte qui ouvrirait forcément davantage vers l'extérieur.

MD : Alors, pourquoi cette année-là ?

LL : J'avais rencontré en fin d'année scolaire un lycéen de terminale qui avait participé à l'écriture d'un livre alors qu'il était au CP dans ma classe. Je ne l'avais plus revu depuis. Aussi, grande fut ma surprise de l'entendre se remémorer tous les détails du travail, même des dialogues joués entre les enfants et les personnages de leur histoire... maints détails que j'avais moi-même oubliés.

Ce jeune avait un grand regret car " son " livre s'était dégradé au fil du temps. Il tint d'ailleurs à me montrer ce livre ultérieurement. C'était vrai, les couleurs avaient passé, l'encre aussi, même la couverture était zébrée par la lumière !

Je pris là ma décision : faire un vrai livre, au moins une année... En même temps, j'avais encore peur.

MD : Cette contradiction a-t-elle été motrice ?

LL : Oui, cela tournait dans ma tête et pourtant dans mon for intérieur je me disais que je ne ferais pas ce projet.

Depuis que je suis toute jeune, j'ai toujours eu envie d'écrire, mais je n'ai jamais pu passer à l'acte vraiment. Je crois que réaliser un livre avec les enfants représentait peut-être pour moi un moyen terme, une passerelle vers ma propre écriture.

¹ Liliane Lefèvre est maîtresse formatrice. L'expérience dont elle parle (production et édition d'un livre de 64 pages " *Les Tchingalaos* ") est vécue avec une classe de CE1. de l'école Jean Jaurès I à Mérignac (Gironde).

² Dans le cadre de stages du secteur écriture et poésie du GFEN

Connaissant mes résistances futures certaines, je mis des garde-fous : pour y aller, il fallait que je prenne des engagements vis à vis des enfants, savoir aussi s'ils feraient " leur " ce projet.

A ce moment dans l'année, les enfants avaient déjà de nombreux outils : un travail important sur les différences entre trace, signe et code. Il y avait lecture tous les jours d'un album (par la maîtresse, puis par les enfants). On travaillait sur la structuration du récit, du conte, avec production d'écrits. A partir d'un album, nous réfléchissions sur les idiomes. Les ateliers graphiques fréquents (en particulier, un travail sur les alphabets différents) et une sensibilisation à la poésie et à l'aventure du langage les mettaient en création : les enfants choisissant dans les poèmes des mots ou des structures qu'ils aimaient. Si ces mots sont gardés deux jours dans " l'eau de leur mémoire ", je les leur donne écrits en gros sur des bandes cartonnées. A eux de les magnifier, de les transformer parfois pour inventer d'autres mots comme celui de "Chaleil" de Federico Garcia Lorca par exemple.

Cela me semble très important que les enfants puissent toucher les mots, être agissants dans l'aventure du langage. Certains enfants ont même des rapports très sensuels à la lettre, au mot.

Des paroles d'enfants m'ont confirmé que les mots pouvaient devenir " *ces voix vivantes sorties des herbiers* " dont parle Sartre.

Je ne peux énumérer tout ce que l'on peut faire en classe pour apprendre à se connaître, à s'écouter, à ne pas avoir peur des autres, mais relater un peu de ce travail qui se fait en amont ou en parallèle me semble incontournable car on ne crée pas à partir de peu, je ne crois pas aux générations spontanées. Cela m'agace un peu lorsque j'entend dire qu'avec les petits c'est facile parce qu'ils ont de l'imagination. Les idées, les histoires, peuvent très vite sombrer dans la tarte à la crème si les enfants ne disposent pas d'outils solides qu'ils se construisent et auxquels ils peuvent se confronter au fil de leur travail, dans le temps.

Je reviens à mes engagements auprès des enfants ; je pense qu'ils ont vraiment adhéré au projet car ils ont posé des questions très concrètes sur la réalisation du livre. Certains se demandaient s'ils n'étaient pas trop petits pour en écrire si long. En quelque sorte les enfants me stimulaient car je devais être leur guide.

Je parlais aussi du projet à quelques familles, puisque je devais suivre ma classe. Des parents emballés voulaient faire une réunion tout de suite pour trouver de l'argent. Je modérais leur élan en disant qu'on verrait à la rentrée.

MD : Et à la rentrée... ?

LL : A la rentrée, des difficultés ont commencé à surgir. Comme je cherchais des éléments pour savoir comment faire un livre à moindre coût, ou obtenir quelques subsides, il me fut déconseillé de faire ce projet car une association péri et postscolaire envisageait de réaliser, peut-être, un livre tiré rapidement (à raison de quelques pages sur plusieurs écoles). La vente de ce livre assurerait le financement d'autres réalisations.

Il me fut même dit que ce serait mal vu que je devienne leur concurrente. De toute façon, il ne fallait pas que j'espère en quelque subside que ce soit.

Je baissais les bras, j'avais tellement d'autres choses à faire en classe. De plus comment trouver de l'argent ? Ce n'était pas mon truc. Et puis j'ai réagi, poussée aussi par les enfants, qui eux, n'avaient

pas oublié pendant les vacances. Après tout, j'avais eu l'idée avant, ce n'était pas moi la concurrente !

J'ai fait très vite une réunion avec les parents, quasiment tous favorables. Il fallait, disaient-ils agir tout de suite. L'idée de souscription naquit. Des parents s'engagèrent à contacter des imprimeries et à fournir des devis très rapidement, certains voulurent essayer de trouver des subsides près de différents organismes, d'autres s'engagèrent à prospecter et à vendre.

MD : Pour toi, un vrai livre ? Un projet ambitieux ?

LL : Oui, car je voulais une production de qualité aussi bien dans l'écriture que dans l'illustration. Je ne voulais pas tirer sur le texte en laissant de grands blancs pour faire le nombre de pages adéquat, ni faire réaliser l'illustration par une personne de métier, comme c'est le cas bien souvent pour les réalisations de jeunes enfants.

Je savais que j'aurais à combattre l'inexorable du temps aussi. Tous ces problèmes, je les connaissais par expérience.

Par contre, ici, venaient s'ajouter des inconnues que je maîtrisais mal : j'ignorais tout de l'imprimerie comme la plupart des enseignants. Faire une saisie à l'ordinateur en bonne et due forme me posait problème et puis il y avait ce côté financier qui allait grever mon travail.

Oui, travailler sur une histoire de longue haleine est un projet qui nécessite, pour moi du moins, une bagarre avec moi-même, car je ne sais pas au départ où les enfants vont m'embarquer et j'ai toujours peur de ne pas être un bon guide pour qu'ils exploitent au maximum tous leurs possibles.

Heureusement, les parents ont été des moteurs incroyables. Ils ont respecté leurs engagements et donné des réponses dans un temps record. Ils avaient plus confiance en moi que moi-même. Je crois aussi qu'ils évaluaient mal l'ampleur de la tâche. Ainsi ils pensaient qu'on pouvait écrire un livre en un mois ou deux...

Malgré les freins que je posais, "et si ça ne se faisait pas", ils lancèrent tout de suite la souscription, d'autant que nous n'avions pu obtenir aucun subside.

MD : A quel moment cela a-t-il démarré ?

LL : Assez vite, fin septembre a eu lieu la trouvaille des personnages et les premiers ateliers d'écriture se sont mis en route. On commençait avec un départ oral pour faciliter le passage à l'écrit. A cette époque, les enfants ont besoin encore de chuchoter ce qu'ils écrivent et je les écoute beaucoup. Ainsi Amélie disait " ...*existaient des petits êtres curieux...* ". J'ai retenu l'inversion du sujet alors qu'elle ne l'a pas faite à l'écrit.

L'histoire avait bien démarrée avec un début qui ouvrait de nombreuses pistes ; les enfants étaient tous motivés, d'autant que les parents avaient tous répondu par un dessin ou un petit texte, pour répondre à leur demande à savoir ce qu'étaient les Tchingalaos. (Les familles les plus démunies répondent à cette démarche si on instaure des rencontres nombreuses et diverses avec les enfants à l'école).

MD : Et dans la classe, l'idée cheminait aussi ?

LL : Oui. Les enfants savaient par cœur ce qui avait déjà été écrit. Ils voulaient aussi commencer un alphabet en “ Tchingalaos ”. En art plastique, je les faisais travailler sur les personnages et leurs perruques, en noir et blanc car la couleur revenait trop cher pour le livre. Au départ, c’était difficile pour eux car ils n’avaient pas l’habitude et devaient s’approprier d’autres techniques, d’autres méthodes d’approche.

MD : Le début de l’histoire, c’était quoi ?

LL : Jamais je n’ai eu un début d’histoire comme celui-ci. Nous étions allés une semaine en Dordogne et d’emblée la préhistoire entre dans leur histoire avec de nombreuses pistes que l’on peut explorer par la suite. Les enfants voulaient que leurs héros apprennent aux hommes préhistoriques à lire et à écrire.

MD : Une cosmogonie ? Un grand mythe explicatif ?

LL : Oui, en quelque sorte... Je ne crois pas que ce soit le hasard. J’essaie en poésie, notamment de leur faire percevoir, que l’aventure du langage appartient au passé certes, mais aussi au présent et au futur et qu’elle tient sa place dans le monde entier. Autant que faire se peut, je lis et je fais lire par exemple des poèmes en langue étrangère. Les enfants sont très fascinés lorsque des parents, des grands frères viennent lire en arabe, portugais, espagnol, turc...

MD : Quand as-tu accepté le projet-livre ?

LL : Fin janvier.

Ne rions pas. Jusque-là, je faisais travailler les enfants comme d’habitude donc je savais qu’il y aurait une histoire assez longue en fin de parcours, mais vraiment, pour être honnête, je pensais fin décembre que nous ne serions pas dans les temps de l’imprimerie. (Il fallait remettre le livret un bon mois, sinon plus, à l’avance) alors quand vendre le livre ? La souscription avait rapporté alors 2500 francs, il fallait trouver encore deux unités ; prosaïquement je ne voulais pas perdre une somme trop importante.

Les enfants ne pouvant taper leurs textes, faute d’ordinateur à l’école, c’était moi qui les tapais le soir et j’arrivais péniblement à la onzième page. C’est fou comme la frappe réduit le texte manuscrit !

Au mois de janvier, j’ai du être opérée en urgence, le projet-livre s’arrêtait de lui-même.

Juste avant, les enfants avaient décrit les perruques de leurs personnages et bien sûr les connaissances à acquérir sur l’adjectif qualificatif s’intégraient parfaitement à cette écriture.

Quand j’ai interdit les noms de couleurs, ils ont écrit sur les formes. Quand j’ai interdit les deux, ils ont multiplié les recherches sur les adjectifs en se lançant des défis à qui en trouverait le plus. La contrainte qui privait, obligeait à la conquête exubérante. Même les adultes (rééducatrice, stagiaires, psychologue...) qui traversaient la classe, se prenaient au jeu et apportaient des éléments que la classe s’appropriait aussitôt même si c’était compliqué.

En janvier donc, il y a eu un remplaçant dans la classe. Un collègue de l’école qui venait me voir en clinique me faisait savoir que les enfants étaient toujours imbriqués dans leur histoire. Le remplaçant conscient de cela me demandait si les enfants pouvaient m’écrire.

J'ai reçu un énorme paquet de lettres et de dessins en noir et blanc qui commençaient à être très intéressants. Dans les lettres, plusieurs fois, j'ai été appelée " Tchingalaète ".

Paradoxalement, alors que le temps de réalisation du livre m'était davantage compté et que j'avais de bonnes raisons d'abandonner le projet, c'est là que j'ai su qu'on le ferait coûte que coûte car je ne pouvais décevoir les enfants.

J'ai pressenti que tous les adultes étaient happés par le désir et l'activité débordante des enfants et qu'ils m'aideraient au maximum selon leurs compétences, ce qui s'est avéré par la suite.

Durant mon repos forcé, j'avais commencé à organiser dans des livrets les textes terminés et les illustrations. Ce n'était pas si facile car pour avoir un moindre coût, on ne peut pas mettre la couleur n'importe où.

D'emblée, j'ai pris rendez-vous avec les imprimeurs pour leur présenter ce début de travail et vérifier si j'avais bien tout compris, poser aussi les questions techniques qui me venaient au fur et à mesure de la tâche.

Ils n'avaient pas le temps de lire le texte mais ils appréciaient beaucoup le travail graphique car ils comparaient avec leurs enfants du même âge ou avec ce que les adultes leur apportaient. Le soin des enfants, l'absence de tâches, les impressionnaient. (Les enfants avaient recommencé leur dessin sur la même page car l'un deux avait fait deux minuscules tâches en postillonnant). Je me suis senti épauler par ce regard professionnel extérieur.

Ils étaient très attentifs alors que je n'avais encore rien signé avec eux et que, par ailleurs, ils traitaient des contrats de centaines de millions.

Le livre prenait corps pour moi.

MD : Comment c'était organisé dans la classe ?

LL : Le plus souvent, il y avait un départ oral assez court et informel. Cela donnait des idées au plus démunis sans rigidifier les textes à venir.

Parfois je proposais qu'ils jouent des petites saynètes du texte, ainsi dans le passage du texte où les perruques, en faisant la java, réveillent le Perroquet-Perruquier. Ils commentaient : " alors là, t'as vu, il faudra mettre des points d'exclamation car elle a mis les poings sur les hanches ! " La ponctuation sans leçon.

Dans la seconde phase, je partageais la classe en deux groupes :

- Douze enfants travaillaient en graphie d'une façon très autonome. Ils savaient que c'était pour le livre (et pour une exposition) et que leur production serait discutée.
- Les douze autres enfants écrivaient un texte individuel et je restais avec eux car ils me sollicitaient beaucoup au niveau de l'orthographe, ce qui est normal à cet âge. On pourra revenir sur ce problème plus tard.

Ensuite, on inversait les groupes.

En début d'année, beaucoup d'enfants faisaient chanter les lettres et " bruyaient " comme l'écrit Françoise Dolto. Je les encourageais car les enfants jeunes ont besoin d'oraliser pour garder le sens.

Chez moi, je lisais tout et sur une autre feuille, j'annotais pour que les enfants améliorent la première production. Je prenais une autre feuille pour ne pas dénaturer leur premier texte et surtout pour que ce texte reste lisible. Pour des enfants de sept ans qui maîtrisent encore mal l'espace, intercaler des remarques opacifie considérablement le sens de l'écrit d'une façon générale.

J'essayais que ces annotations ne soient pas un jugement de valeur, mais je leur demandais quelque chose que je savais qu'ils pouvaient faire. Ce travail prend du temps certes, mais il est très payant. Et puis, dans un tel projet, il n'y a pas le projet d'un côté et le "programme" de l'autre. Pratiquement tous les champs disciplinaires ont pu trouver leur place, même la numération en mathématiques puisque certains héros de l'histoire étaient des nombres. Les enfants fragiles en lecture ont mis les bouchées doubles car ils avaient besoin de codes solides pour écrire leurs idées. Une petite fille, qui avait de gros problèmes, s'est mise à lire aidée par les autres enfants à qui elle demandait des choses à la cantine ou aux récréations.

Plus tard, les enfants ont voulu construire les maisons et les jardins des Tchingalaos. Cela allait de plus en plus vite. Ils s'identifiaient à leurs personnages et parfois, ils disaient "je" et c'est à l'écriture qu'ils passaient au "ils".

Les maisons et les jardins, ils voulaient les installer par terre et marcher dedans. Impossible à cause du ménage ! Pour les jardins, les enfants devaient enfiler toutes sortes de matériaux souples dans du grillage plastique qu'on utilise en jardinage. Quelle école pour la motricité fine ! J'ai vu une petite Julie, qui ne tenait pas en place, s'atteler des heures (durant la cantine) à inventer des fleurs en volume. Ces jardins me faisaient penser aux jardins suspendus de Grenade, je n'ai pu me résoudre encore à les jeter.

MD : Je reviens en arrière : quand ils avaient amélioré leurs textes que faisais-tu ?

LL : Je relisais la deuxième mouture, j'éliminais les redites et je réécrivais leurs idées sur des bandes de papier. Le lendemain par petits groupes, les enfants cherchaient un texte qui brassait les idées de tout le monde en mettant les mots connecteurs.

Puis, tout est allé très très vite. Nous avons une échéance à tenir et les enfants, quel que soit leur niveau, sont venus travailler le mercredi et même un peu pendant les vacances de Pâques.

Enfin, un jeudi, je pus montrer l'épreuve aux enfants. Ils étaient sidérés. Peut-être était-ce moi aussi qui réalisais. Il y a eu un grand moment de silence. Ils avaient fait, nous avions fait un livre !

Les imprimeurs séduits par le travail de ces mêmes de sept ans ont multiplié les signes de bonne volonté et de désintéressement. Ils nous ont invités à venir assister au tirage du livre dans leur antre, une imprimerie très moderne où il fallait montrer patte de velours pour entrer.

Comme les enfants étaient très calmes, ils ont pu visiter toutes les instances de fabrication d'un livre et, « magie suprême », deux enfants ont été instaurés conducteurs de la machine géante qui tirait « leur » livre !

Une expérience d'écrivain de A à Z ! Depuis ils ont toujours utilisé un vocabulaire très technique afférent à l'imprimerie que j'ignorais d'ailleurs jusqu'alors.

Après la parution, ils voulaient écrire la suite du livre : « Les Tchingalaos à notre époque... ». Je ne pouvais garder ces enfants trois ans, mais leur idée continue de me trotter dans la tête alors...